

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Dakar

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 91-95

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *Dakar*

Dakar, le ...

Chère Marguerite,

Toi qui es une fille très réaliste, très raisonnable, tu ne m'approuveras certainement pas. On n'interrompt pas un voyage parce qu'une de ses étapes vous fascine tout à coup. Certainement, tu as raison. Mais moi aussi (qui suis un peu ton opposé, comme tu le sais, une fille toute d'impulsions et de coups de tête), moi aussi, je n'ai pas tort.

Je ne sais pas si tu pourras me comprendre, si tu ne diras pas que je suis folle et si tu ne jetteras pas ma lettre dans la corbeille, pour ne pas avoir là, à côté de toi, un témoin de cette folie, de cette vie improvisée de minute en minute, que toi — c'est juste — tu condamnes.

Puisque, en regardant l'en-tête et la date de ma lettre, tu vois le mot « Dakar », tu vas prendre une mappemonde et examiner la position géographique du chef-lieu, — actuellement capitale, — du Sénégal, par rapport au continent africain, au continent américain et à l'Europe. Et il te semblera, — comme il me semblait avant de partir pour l'Amérique Latine, — que Dakar est une porte de sortie pour une Européenne qui laisse derrière elle sa terre natale : à Dakar, on abandonne l'Afrique, on entre dans l'Océan et on se dirige vers l'Amérique.

Et pour des siècles, Dakar a vraiment été pour les Européens émigrants, une simple « cité de sortie », et, pour ceux qui revenaient de l'émigration, une cité où il fallait s'arrêter le moins possible pour faire en hâte la remontée de l'Afrique et parvenir à Gibraltar.

Dakar, pour les navigateurs, c'est principalement « l'eau douce », le plus précieux des biens pour qui s'aventure sur l'immense étendue salée, et principalement

pour ceux qui s'aventuraient jadis avec les voiliers, au risque de rencontrer 15 jours de calme plat et de rester en panne sous le furieux soleil de l'Atlantique. Dans le port, aujourd'hui, 105 bouches d'eau douce avec un débit qui varie entre 30 et 60 mètres cubes à l'heure, et 8 citernes flottantes capables de donner 50 à 100 mètres cubes à l'heure, refournissent en eau fraîche le ventre des navires qui partent pour traverser l'océan, descendent vers le Cap de Bonne Espérance ou remontent vers l'Europe.

Mais cela valait pour l'ère de la navigation maritime et non pour celle de l'avion. Avec l'avènement de l'aviation, Dakar a changé radicalement de nature : de porte de sortie, elle est devenue seuil, lieu d'entrée.

Depuis que, à 17 kilomètres de la cité, fut construit l'aéroport intercontinental de Yoff, Dakar est une des portes d'entrée de l'Afrique.

Se concentrant à Paris et à Rome d'où il prend son vol au-dessus de la Méditerranée et du Sahara, le trafic aérien européen (qui se dirige vers l'opulence des terres de l'Afrique Occidentale), trouve à Dakar une de ses principales escales africaines, la première après la traversée de la Méditerranée et de l'océan de sable. Et ce qui est merveilleux à Dakar depuis qu'il existe des lignes aériennes, c'est justement le fait d'être le premier point de débarquement sur le continent noir. Tu t'es enfermée dans l'appareil toute frissonnante à cause du brouillard qui monte de la Seine. Tu sors de l'avion et tout d'un coup tu te trouves enveloppée de la chaleur humide de l'Afrique : 35 degrés de latitude abolis prodigieusement !

L'hôtesse, qui t'avait souhaité la bienvenue à Ciampino<sup>1</sup>, tandis que tu avais les yeux et le cœur encore pleins des immenses figures du Jugement Dernier<sup>2</sup>, te dit avec le même sourire : « Au revoir ! », quand à la sortie de l'aéroport, elle te laisse au milieu des Noirs de la tribu des Uoloff, des Peuhls, des Sérères ! comme si l'Afrique était là, derrière la colonnade du Bernin !

Tu vois, Marguerite, moi, j'ai toujours subi la fascination

<sup>1</sup> Ancien aéroport de Rome.

<sup>2</sup> Fresque de Michel-Ange, à la Chapelle Sixtine.

du « seuil », des frontières, de la porte entrouverte, au-delà de laquelle il y a tout un monde nouveau, la vie des autres créatures. A Dakar, seuil aérien de l'Afrique, cette fascination m'a vaincue. Je devais partir pour l'autre rive de l'océan : je suis restée sur ce rivage africain, si grouillant d'humanité, si chaud, non seulement parce que le soleil y tape à la verticale, mais parce qu'il est brûlant des problèmes et des passions des peuples.

Cela n'a pas été facile. Tout d'abord, cela représentait une véritable expédition « bureaucratique ». J'avais une bourse d'une grande organisation internationale pour enquêter sur la production des deux Amériques. Je devais m'arrêter 5 jours à Dakar, puis repartir vers l'Ouest. Mais je savais qu'il y avait aussi une bourse pour l'étude de la psychologie africaine. Je me suis fait faire un certificat médical suivant lequel il m'était impossible de partir pour l'Amérique à cause d'une indisposition.

Entre-temps, j'ai commencé à intriguer, à écrire à droite et à gauche, pour que l'on me change ma bourse américaine contre la bourse africaine. Cela semblait impossible. Puis, tout à coup, j'ai trouvé un fonctionnaire qui était demeuré ici et se trouvait lui-même saisi par le « mal d'Afrique ». Il m'a répondu : « Je vous comprend. Tout est en ordre : restez en Afrique ». Et comme tu le vois, je suis restée. Et je suis en train d'attraper, moi aussi, le « mal d'Afrique ». Si tu savais ! C'est quelque chose de merveilleux, l'Afrique, regardée de son extrémité occidentale : c'est un peu comme de regarder une fête à l'intérieur d'une salle somptueuse, en se tenant au-dehors, sur le balcon immergé dans l'azur.

Dakar n'est pas seulement Dakar : c'est un peu le concentré de l'Afrique.

Du Nord-Est, le Sahara, océan de peur, exerce une poussée : tu le sens presque peser sur toi. Et de l'Orient, le train « Dakar-Niger » arrive 3 fois par semaine, après 30 heures de voyage sur plus de 1200 km : il draine les gens de l'intérieur, jusqu'au grand fleuve, jusqu'à Bamako. Et du Sud montent les navires glissant le long de la bosse de l'Afrique : non pas les

navires long-courriers, avec à leur bord des Européens, des Américains, des Japonais, des Russes ; non, mais les humbles rafiots de petit cabotage qui font des espèces de petits ricochets de l'un à l'autre des ports principaux des différents Etats côtiers.

Voilà l'Afrique qui se remue. Ces bateaux remontent ici en-haut (tu vois que je raisonne en Africaine : je ne dis pas « là-bas », comme il serait naturel de dire pour une jeune Européenne !). Ils remontent donc de l'Angola portugaise, de Lobito et de Loanda, en voyages interminables, employant souvent la voile pour économiser le carburant, n'allumant le moteur que lorsqu'il n'y a pas de vent. Ils remontent lentement l'immense continent et viennent décharger à Dakar. Ils viennent boire aux 105 bouches d'eau douce de son port. Et c'est un rendez-vous de races, de types, à en rester émerveillée. Tu devrais être ici, Marguerite, toi qui sais goûter les nuances de l'humain, parce qu'il t'aurait plu peut-être de dessiner ; tu me disais que tes préférences sont l'académie et le portrait : je crois qu'ici tu t'en enivrerais !

L'autre jour, sur le marché de Dakar, il y avait une Berbère. A l'heure actuelle, à cause de la guerre d'Algérie, de nombreux Berbères ont émigré et sont arrivés dans des régions où tu ne les aurais jamais imaginés.

Cette fille avait 17 ou 18 ans, des cheveux châtons, avec des reflets blonds, des yeux — figure-toi ! — couleur de pervenche. Elle flânait dans le marché, en donnant le bras à une fille sèrère, du même âge qu'elle. Une Noire au regard un peu perdu, à la peau luisante comme l'ébène d'une idole touchée, caressée par d'innombrables mains de dévots. L'une était la souplesse, la force subtile et pénétrante de la civilisation, (les Berbères, tu le sais), sont un peuple de civilisation et de traditions antiques). L'autre est l'innocence sauvage, solide, dure et pourtant joyeuse, enjouée.

Elles cheminaient à travers le marché, au milieu de gigantesques fleurs, aux parfums aigus et enveloppants. Elles suçaient allègrement la même glace.

A cet instant, j'ai pensé à toi.

Si Marguerite pouvait être ici, pour les voir, pour les « croquer ». Je t'ai imaginée assise parmi les fleurs,

avec ton chevalet et les couleurs, ne sachant s'il fallait peindre ou regarder.

Ce côté-à-côté entre les races et les individus, tu peux le voir, pourtant, aussi en Europe, mais par hasard. Ici, à Dakar, au contraire, il est le fruit spontané de l'Afrique. En un certain sens, c'est la carte de visite que l'Afrique tend aux passagers descendus de l'avion. Une carte de visite fascinante : quand tu l'as vue, tu ne peux plus l'oublier : elle te passe dans le sang !

Je suis heureuse qu'on m'ait changé ma bourse d'étude. Je resterai ici, faisant des excursions à l'intérieur, mais surtout en restant immobile pour voir défiler l'Afrique devant moi, en me baissant pour boire aux jets d'eau dans le port, aux fontaines dans la ville.

Dakar est la porte de l'Afrique, aujourd'hui, dans l'ère de la navigation aérienne. Une porte entrouverte, et ce que l'on voit au-delà est merveilleux. Tu oublies tout le reste, les microbes, par exemple.

A mon arrivée à Dakar, j'avais cru devoir me laver les mains toutes les cinq minutes. Même l'air semblait gras et le peuple indigène me faisait une certaine impression...

Maintenant, tout est passé. Je suis totalement immergée dans l'Afrique et il me semble presque étrange de ne pas avoir la peau noire, moi aussi. Cette nuit, sous l'immense lune des Tropiques, je serai en voyage sur le train de Bamako. Mais je n'ai pas pris de couchette dans le wagon-lit et je n'irai pas manger au wagon-restaurant. Je resterai avec les Indigènes et, s'il le faut, assise même sur le plancher. Et, qui sait pourquoi ? j'espère rencontrer de nouveau dans le compartiment, la Berbère aux yeux de pervenche et la négrillonne luisante comme les idoles d'ébène. Le croirais-tu ? Je me sens tellement africaine que, s'il n'y avait qu'une glace, elle servirait... pour trois !

Comme ce serait chic, si tu étais ici, Marguerite. Je voudrais voir où irait finir ta « raison »... Probablement au-delà de la porte entrouverte. Là même où est arrivée l'âme de ton amie.

ROSANNA

(Trad. : Jean-Marie Pittet-Novti,  
Humanités)